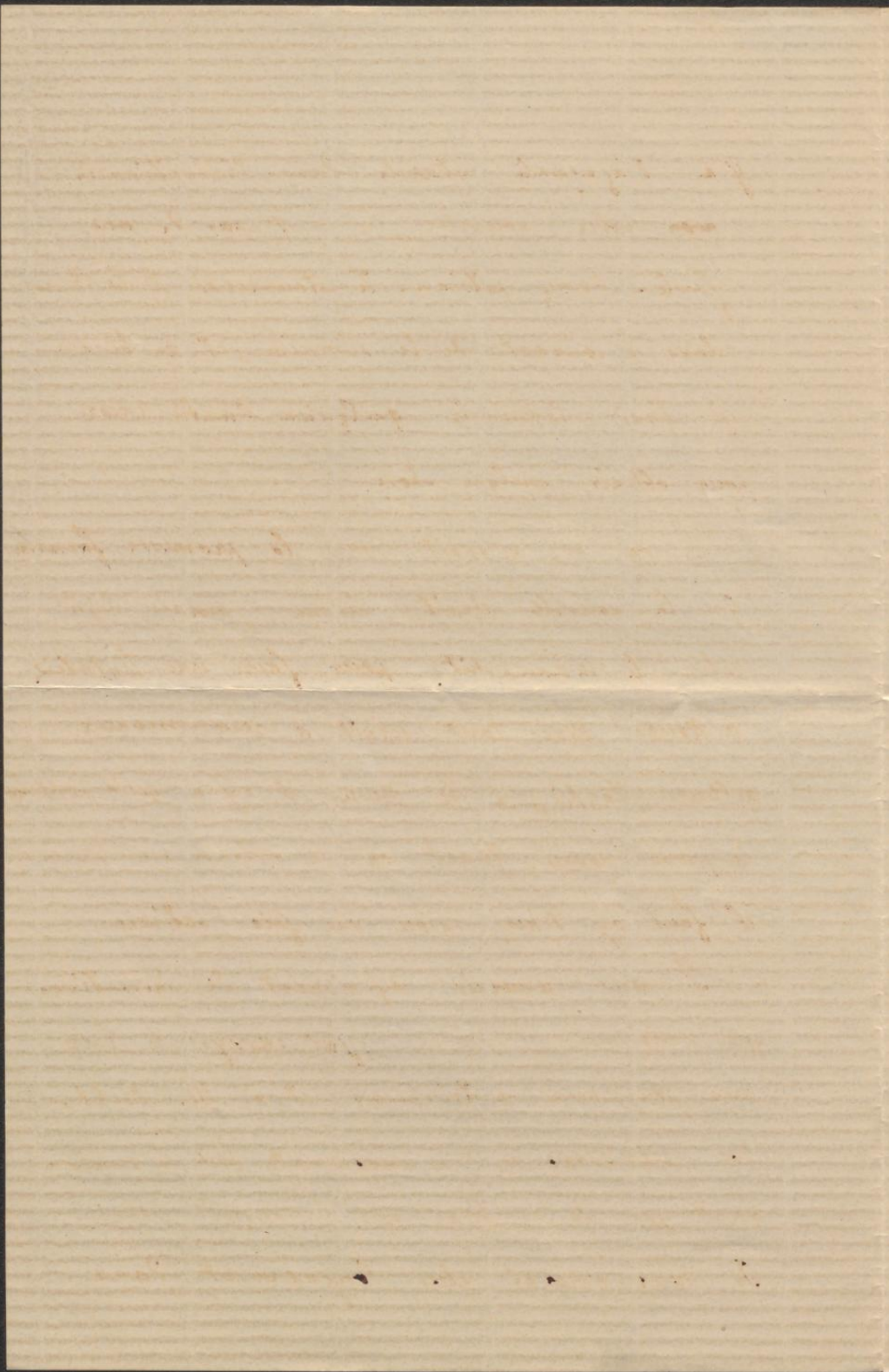


Paris, lundi 14 octobre  
1880.

Mademoiselle et très amie,

Je sors des bureaux de la Revue de France.  
Malheureusement je n'ai pas trouvé le secrétaire.  
Je n'avais pas attendu vos lettres pour rappeler

à la Revue } la promesse qu'on m'avait faite. J'avais même  
pris la précaution de mettre dans mon pli un  
timbre et une enveloppe à mon adresse, avec  
prière de me rassurer par un mot. Le timbre  
a été confisqué, mais le mot n'est encore  
attendu. Telle est la politesse des journalistes.  
Tantôt dans le détail minuscule pour vous  
procurer que je n'oublie pas vos intérêts  
même alors que j'en ai l'air, et que s'il



ya d'agacants retards dans l'insertion de  
mon votre nouvelle, ce n'est pas de ma  
faute. Soyez patient. Je retournerai à la Biene  
dans le courant de la semaine, et au besoin  
je ferai intervenir quelqu'un d'autre encore  
pour obtenir quelque chose.

Si on ne m'avait donné la promesse formelle  
que la nouvelle serait insérée, j'aurais déjà  
retiré le manuscrit pour faire une tentative  
ailleurs. Mais tout serait à recommencer  
ailleurs, tandis qu'à la Biene il n'y a qu'à rappeler  
la parole donnée. Quand on a obtenu une promesse,  
il faut s'y tenir. Encore une fois patient.

Je vous remercie infiniment de l'indication  
que vous m'avez donnée; j'ai envoyé le livre  
aux journaux autrichiens et à M. Bicht.  
Vos prévisions ne m'annoncent pas le succès.  
Tout pis. Je ne ferai pas le second volume.  
Je vous envoie plus longuement dans

quelques jours. Pour aujourd'hui je tenais seule-  
ment à vous dire que vous pouvez compter absolu-  
ment sur mon dévouement quant à votre manuscrit.  
Aiguillon nous le Revue sans la brusquer.

J'ajouterai à la hâte que le secrétaire de la  
Nouvelle Revue m'a envoyé un petit mot  
demandant le titre de tous vos recueils de  
poésie pour un de ses abonnés. C'est la preuve  
que mon article a obtenu le succès que je voulais.  
Vous faire lire. Je suis sûr que vous ne restez  
pas tout-à-fait insensible à cette nouvelle.

Excusez une fois mille merci, et permettez-  
moi de vous serrer bien affectueusement  
la main à la hâte.

Votre dévoué

Alfred Marchand.

